

Pour entrer dans le vif de vos analyses, il convient de cerner le concept de « sidération ». On peut dire que les hommes ont de tout temps été sidérés par tel ou tel phénomène. Quoi de neuf aujourd'hui ?

La sidération est, effectivement, un phénomène psychologique qui a toujours existé. Les psychanalystes la définissent comme un moment où le sujet est, en quelque sorte, happé par un trou noir et « disparaît dans sa propre jouissance narcissique ». On est, comme disent les gamins, « scotché » : aucune mise à distance n'est possible. L'individu ne jouit même plus de l'objet qu'il regarde, il jouit du regard qu'il porte sur l'objet et de l'identification absolue entre son regard et cet objet. Dans la sidération, l'intentionnalité de la conscience est complètement anesthésiée.

La sidération a, sans doute, existé dès l'origine de l'humanité. Mais elle était encadrée, alors, par des rituels. Des rituels magiques, religieux ou artistiques qui marquaient l'entrée et la sortie du tunnel, désignaient la césure entre la sidération, toujours identifiée comme un temps hors du temps, et le retour, ensuite, à l'intentionnalité de la conscience et aux relations lucides avec le monde et autrui. Il est probable que les hommes qui entraient avec une torche dans la grotte de Lascaux étaient sidérés par ce qu'ils y voyaient et effectivement « happés » par ces images. Mais ils savaient qu'il leur faudrait, en sortant, se réveiller... Or, ce qui me paraît caractériser la sidération d'aujourd'hui, c'est qu'elle devient un phénomène global, déconnecté de tout rituel anthropologique. La sidération est inscrite dans une gigantesque machinerie commerciale : l'objectif est de « scotcher » les individus le plus souvent et le plus longtemps possible, de les sidérer à jet continu.

Objectif que la télévision remplit pleinement ...

La télévision est un formidable outil avec lequel on peut, comme avec tous les outils, faire le meilleur et le pire. Ce qui me gêne, c'est que la télévision soit livrée au marché. Tout se passe comme si, aujourd'hui, tout le monde s'était résigné à ce que, de toute façon, le champ des médias soit un champ concurrentiel sans aucune véritable régulation.

Et, puisque c'est le marché qui régit la télévision, chaque chaîne peut légitimement s'engager dans la course à l'audience. Il s'agit, pour elle, de retenir, de « scotcher » les gens devant une émission. La sidération devient ainsi le mode de fonctionnement normal. Si nous n'étions pas dans cette course à l'audience, on pourrait se permettre d'autres modes de fonctionnement. Mais, puisqu'on fonctionne en permanence en parts de marché et qu'il faut justifier de la plus grande part possible pour obtenir les meilleures recettes publicitaires possibles, l'ennemi, c'est le zappeur... Et la meilleure manière d'empêcher les gens de zapper, c'est de les sidérer, de faire en sorte qu'ils soient scotchés.

Nous sommes donc engagés dans une course de vitesse infernale entre le réalisateur et le téléspectateur. Le réalisateur doit zapper sur sa console avant que le téléspectateur ne zappe sur sa télécommande. La survie même des chaînes en dépend : il faut capter à tout prix l'attention de celui qui regarde et l'empêcher de fuir ailleurs. D'où une double surenchère : d'une part, dans le raccourcissement des séquences, l'accélération du montage, la multiplication des images qui se télescopent. Et, d'autre part, dans la provocation sous toutes ses formes : on reste devant son poste pour voir « jusqu'où ils peuvent aller » dans les effets spéciaux, la vulgarité, la provocation, l'horreur, la pornographie, la bêtise... Tout est fait pour éviter que le téléspectateur ne s'échappe vers une autre chaîne.

La concurrence entre les chaînes – des chaînes de plus en plus nombreuses et accessibles – pose ainsi de manière radicalement nouvelle la question de la sidération... et devrait nous amener à nous interroger sur le bien-fondé de cette concurrence. Or, s'il y a une question que la gauche ne s'est jamais sérieusement posée, c'est bien celle de la légitimité de l'économie de marché dans l'audiovisuel.

Mais c'est, d'après vous, le couple « sidération / télécommande » qui ferait des ravages. Ce petit objet, la télécommande, envahit tous les secteurs de la vie quotidienne. Vous considérez qu'il modifie radicalement notre rapport au monde ...

Les médiologues, derrière Régis Debray, montrent bien que les objets ne sont pas seulement des « médiations », mais qu'ils modifient radicalement notre rapport au monde et aux autres. Avant de parler de la télécommande, examinons, par exemple, ce que représente aujourd'hui l'usage massif du téléphone portable.

On ne mesure pas assez, en effet, l'impact du téléphone portable sur le rapport aux autres, le fonctionnement des groupes, les relations affectives avec nos proches et, plus globalement, sur la construction de la personne. Un adolescent qui utilise des dizaines de fois par jour son portable et gère systématiquement avec lui ses problèmes relationnels n'a pas du tout le même rapport à la temporalité, à l'affectivité, à la sexualité et à l'amour que celui qui, il y a moins de cinq ans, ne connaissait pas et, donc, n'utilisait pas cet outil. Le portable exaspère, en effet, le désir de tout savoir sur l'autre et de tout régler dans l'instant. Il développe le désir d'être en osmose permanente avec autrui, le goût de la possession et les relations fusionnelles. On va ainsi beaucoup plus vite de la passion à la rupture. Tout doit être réglé dans l'instant, bien plus rapidement que quand on communiquait de vive voix, avec le bon vieux téléphone fixe et, *a fortiori*, par courrier... On a tort de penser que l'introduction du portable améliore et rend simplement plus rapides des communications qui se

faisaient, jadis, autrement. Un tel outil active des manières de penser que nous avons désignées comme « infantiles » : le désir de tout voir et de tout savoir, l'illusion que le monde peut m'être totalement transparent, le fol espoir que je peux agir sur lui en temps réel et en permanence en passant mes ordres au fur et à mesure, comme les banquiers à la Bourse autour de la corbeille. Triste conception des relations humaines ! Preuve, s'il en fallait, qu'un outil peut modifier radicalement notre relation au monde et aux autres.

Et c'est ce que l'on observe pour la télécommande... Bien évidemment, elle demeure un outil qui peut rendre beaucoup de services : dans les hôpitaux, aux handicapés, dans certaines professions. Là, elle est un moyen de prolonger la main, de libérer l'homme de contraintes techniques et de lui permettre d'effectuer plus vite, plus efficacement et sans fatigue, des actions complexes. Dans son rapport à la télévision, cependant, la télécommande est devenue une forme d'expression extraordinaire de la régression infantile. Comprenons-nous bien : l'infantile n'est pas apparu avec la télécommande. C'est ce dont tout enfant et tout adulte doit en permanence se défaire pour accéder à l'autonomie, au sens philosophique du terme. L'infantile – tel que nous l'avons déjà rencontré –, c'est la volonté de commander au monde en permanence, la conviction que le monde se réduit à ce que j'en vois et, finalement, à ce que je peux en contrôler. Éduquer, c'est aider le petit d'homme à se dégager de cet infantile pour accéder à la conscience que l'univers n'est pas réductible à ce qu'il peut en penser, que le monde et les autres peuvent lui résister, qu'ils n'ont pas le pouvoir absolu sur les êtres et les choses...

Et si j'instruis volontiers le procès de la télécommande, c'est parce qu'elle est l'instrument de la promotion systématique de l'infantile. Elle s'appuie sur l'infantile en nous et le développe. Elle en fait le principe de notre relation au monde... Il faut imaginer ce que cela représente pour un enfant que de pouvoir accéder à des dizaines, voire des centaines de chaînes en un bref instant : cela lui donne le sentiment de pouvoir obtenir la satisfaction immédiate de tous ses désirs. On peut passer d'un dessin animé à un jeu, d'un documentaire à un match de foot-ball, d'un film pornographique à un concert. On peut suivre, à la fois, un feuilleton et les actualités et, surtout, clouer le bec de celui qui nous agace, nous ennue ou, tout simplement, ne nous flatte pas suffisamment. ... Tout ça du bout des doigts, sans le moindre effort et avec un résultat immédiat ! C'est l'assomption de la pulsion réalisée « en temps réel ».

Vous n'y allez pas de main morte quand vous écrivez que la télécommande « réunit quatre principes qui, combinés entre eux, constituent une assomption de la toute-puissance infantile et sont porteurs d'une régression individuelle et collective vers l'infantile ». Explications, s. v. p. !

C'est une autre manière de présenter ce que nous venons de dire. Quels sont ces quatre principes qui sont admirablement symbolisés par ce phallus *high tech* ? Le principe de la miniaturisation ludique, le principe de connexion directe du sujet avec le monde, le principe du passage à l'acte immédiat et, enfin, celui de la superposition totale du visuel et du réel.

Miniaturisation, d'abord : Les objets techniques les plus quotidiens se sont mis à rapetisser. Caméras, appareils photographiques, chaînes hi-fi, téléphones, calculatrices, agendas, tout doit tenir dans le creux de la main ; tout doit pouvoir être commandé en direct et obéir « au doigt et à l'œil ». C'est précisément la caractéristique de la miniaturisation ludique : le monde est réduit à ce que l'on peut en manipuler. À l'inverse de la miniaturisation artistique qui, elle, est accès au symbolique... Dans son développement, l'enfant passe par une étape où il a besoin de miniaturiser le monde, et c'est bien la fonction du jouet que de le permettre. Le petit d'homme, en effet, ne peut commencer à grandir que s'il engage avec le monde une interaction « à sa hauteur » : c'est le rôle du jouet. Mais, pour remplir son rôle éducatif, cette démarche doit porter en elle-même ses propres limites. C'est ce à quoi d'ailleurs se reconnaît le véritable jouet : il s'offre à la toute-puissance infantile et s'y dérobe en même temps. Il s'y offre assez pour que se construise quelque chose comme une intentionnalité ; il y résiste suffisamment pour que cette intentionnalité reconnaisse progressivement que le monde ne se réduit pas à ce qu'elle peut en commander. Or la télécommande, justement, abolit ce nécessaire revers : elle met entre nos mains l'objet miniature qui commande aux choses. Sans limites. Elle exalte la toute-puissance du caprice. La télécommande est, en quelque sorte, un jouet tronqué, un jouet qui bloque le psychisme humain dans la miniaturisation ludique, en escamotant la construction du symbolique qui suppose, elle, un aller-retour incessant entre le monde et le sujet, le sujet et le monde.

Connexion directe du sujet avec le monde, ensuite : car l'aboutissement logique de la télécommande, c'est sa disparition, c'est le branchement direct du poste sur le cerveau ! La pensée magique, par excellence... Or, pour grandir, l'enfant doit découvrir petit à petit l'extériorité des êtres et des choses, la redoutable indifférence des autres et du monde à son sort, la résistance de l'univers à la toute-puissance de son imaginaire. Il doit renoncer à cette connexion directe avec le monde qui lui permettrait de n'en voir que ce qu'il en désire et de n'en avoir que ce qu'il en demande. Or, justement, la télécommande réactive ce fol espoir. En abolissant la distance entre soi et l'écran, elle autorise la superposition fantasmatique de l'écran et de soi. En raccourcissant, au point que l'on puisse l'imaginer aboli, le temps de réaction de l'objet, elle laisse penser que le monde est, en quelque sorte, connecté directement à notre cerveau.

Quant au « passage à l'acte », il intéresse au tout premier chef les éducateurs qui savent bien que les « enfants bolides », comme les appelle Francis Imbert, ceux qui sont considérés comme dangereux, asociaux,

inéducables, sont précisément ceux qui sont dans le passage à l'acte permanent. Ils ne surseoint jamais à leurs impulsions et c'est ce que nous vivons comme de la violence... Or, pouvoir changer de chaîne à tout instant - ou voir son attention renouvelée à chaque instant en restant sur la même chaîne-, c'est s'abîmer dans le « tout-tout de suite », être sous l'emprise complète de ses pulsions et s'interdire la satisfaction différée. Pour sortir de l'infantile, il faut accéder à la satisfaction différée, surseoir au plaisir immédiat pour trouver, au-delà de l'inévitable frustration du moment et dans cette frustration elle-même, un plaisir plus durable.

Enfin, le danger majeur, celui qui prolonge et dépasse tous les autres, c'est la superposition totale du visuel et du réel. Parce que la télécommande donne accès à toutes les images du monde, parce que l'on finit par les confondre avec le monde lui-même, elle participe, de manière décisive, à son escamotage. Elle contribue à réduire le monde à ce que l'on peut en voir : à la somme des images qui en sont présentées et, plus gravement encore, aux seules images qui pourraient en être présentées.